

X

Sors de ton Pays

Vaincu, refoulé, le diable ne se décourage pas. Eternel jaloux, il s'attache aux pas des ouvriers du Royaume de Dieu comme il a poursuivi le Christ lui-même. Et il ne cesse de fomentier autour d'eux les suspicions, les contradictions et les croix. Montfort connaît trop son évangile pour ne pas se réjouir intérieurement de cette guerre que lui font le diable et le monde. Et la Vierge garde toujours au-dessus de l'épreuve du moment son apôtre dont la vocation est de passer en faisant le bien sans jamais s'enraciner nulle part.

Le Missionnaire au couvent

Au printemps de 1707, Montfort est appelé à Saint-Brieuc, chez les Filles de la Croix, pour y donner des Retraites. Après les missions qui l'ont surmené, voici un ministère plus calme et plus délicat. Un ministère qu'il a souvent exercé à Paris, à Nantes, à Poitiers, et dans lequel il excelle à ouvrir aux âmes les voies de la sainteté.

Si on l'appelle dans la ville épiscopale, sans doute est-ce à cause de sa renommée. Cependant il n'est pas connu au couvent et l'occasion lui paraît bonne de s'y présenter en donnant une leçon d'Evangile. Il envoie le F. Mathurin frapper à la porte et demander un morceau de pain pour un pauvre prêtre et pour lui. « La communauté a ses pauvres, lui répond la Sœur tourière ; elle ne peut faire l'aumône à tous les inconnus de passage dans la ville. » Et elle l'invite à chercher ailleurs...

Alors, Montfort vient lui-même frapper à la porte, et, du seuil où il se tient humblement, il demande la charité. Comme la Sœur

lui fait sèchement la même réponse, il insiste : « Je ne vous demande qu'un morceau de pain, si petit qu'il vous plaira, et pour l'amour de Dieu !... Comment pouvez-vous me le refuser ? » Mais on lui ferme la porte au nez. Au même moment, l'aumônier arrivant au monastère est témoin de la scène. Après avoir salué le Missionnaire qu'il a appelé lui-même pour la Retraite, il dit à la portière : « Pourquoi fermez-vous la porte au Père Prédicateur qui arrive pour les Exercices ? — Comment ! ce n'est qu'un prêtre inconnu qui chine son pain ! — Mais non, ma Sœur, c'est M. de Montfort lui-même ! »

Toute confuse, la Sœur court prévenir sa Supérieure, en lui avouant sa méprise. Avec beaucoup d'égards et d'excuses on prie le Missionnaire d'entrer. Il est introduit dans un beau parloir et on ne tarde pas à lui apporter une appétissante collation. En pauvre, Montfort accepte tout avec gratitude, mais, comme prédicateur, il ne manqua pas de tirer la leçon, dès son premier sermon à la Communauté : « Vous m'avez comblé d'attention dès que vous avez su mon nom... Donner de bons repas à M. de Montfort qui est un pauvre pécheur et refuser le morceau de pain qu'on vous demande au nom de Jésus-Christ, c'est manquer de foi et de charité tout ensemble. »

Cet avertissement donnait le ton à toutes les Retraites durant lesquelles les exemples de vertu du saint prédicateur plus encore que les sermons, édifièrent profondément les religieuses. Elles le voyaient prolonger ses oraisons et se livrer aux plus dures pénitences. « Laissez-moi prier, leur dit-il un jour qu'elles le sollicitaient sans raison, car si je ne suis pas bon pour moi, comment le serais-je pour les autres ? » Et plus de vingt ans après, dans une relation que la Supérieure et l'Assistante signeront, elles feront avec précision l'un des plus suggestifs portraits spirituels de l'Apôtre : « Il avait une si grande dévotion à la Sainte Vierge, écriront-elles notamment, que nous la regardions comme tenant lieu de passion dominante. »

Durant les trois mois qu'il séjourna à Saint-Brieuc, Montfort déploya d'ailleurs une extraordinaire activité : il dirigea cinq ou six Retraites de femmes, prêcha dans plusieurs communautés, organisa une grande procession où il fit porter en triomphe une magnifique croix d'où parlaient des rayons dorés, et avec le F. Mathurin, multiplia les catéchismes pour les pauvres auxquels il ne cessait de partager les aumônes qu'on lui faisait. Le voyant vêtu lui-même de façon minable, une pieuse demoiselle lui proposa de l'habiller à neuf : « Mon corps peut se passer d'une soutane neuve, lui répondit-il, mais les pauvres de Jésus-Christ ne peuvent se passer de pain ! » Et c'est à eux qu'alla l'aumône...

Le Prophète dans son pays

Fin juillet 1707, M. Leuduger lance une mission à Montfort-la-Cane. Bien que nul ne soit prophète en son pays, notre Saint va prêcher dans l'église de son baptême. Le P. Vincent, capucin, qui était avec lui, souligne « qu'il prenait bien garde de se rendre esclave du goût du siècle, soit pour l'arrangement de ses sermons, soit pour le temps ou le lieu de la prédication. Il distribuait le pain de la parole de Dieu sous des formes différentes et variées, de la manière qu'il était inspiré et qu'il croyait plus salutaire pour ses auditeurs ».

C'est ainsi qu'un jour il monte en chaire et, sans mot dire, y plante un grand crucifix qu'il laisse en spectacle à l'assemblée. Il voulait faire entendre la voix muette, mais combien éloquente, de Jésus Crucifié. Et pour maintenir les âmes attentives à ce grand mystère, il passa parmi les assistants, et en présentant son crucifix à baiser : « Voilà votre Sauveur, disait-il à chacun ; n'êtes-vous pas bien fâché de l'avoir offensé ?... »

Les fidèles furent bien vite gagnés par l'émotion et manifestèrent le plus touchant esprit de pénitence. Sans parler, il avait fait choc sur les consciences ; tellement il est vrai que Dieu se plaît, dans ses saints, à confondre la sagesse du monde par la folie de la Croix. Si Montfort pouvait employer de telles méthodes, c'est que sa vie était elle-même un « crucifix qui parle ».

Ses parents qui avaient fini maintenant d'élever leur nombreuse famille étaient accourus de Rennes pour suivre cette mission. Sans doute se fixèrent-ils, à cette époque, dans une maison toute proche de l'Abbaye, avec leur plus jeune fille, qui y sera enterrée l'année même. Ils auraient bien voulu que leur Missionnaire vive sous leur toit, mais nous savons que, par raison de détachement évangélique, il ne voulait pas transiger sur ce point. Il accepta cependant d'aller prendre un repas en famille si on voulait bien recevoir ses amis avec lui. « Ses amis », c'était les pauvres qu'il entretenait. C'est ainsi que le jour convenu, les vieux parents, émus et heureux, voient leur maison envahie par une cohue de pauvres hères que le Missionnaire s'empresse de servir et de réjouir au nom des siens. Avec leur robuste foi bretonne, ils se haussaient d'emblée à la hauteur de la charité de leur fils. Ils auront même la générosité, après avoir élevé dix-huit enfants, de recueillir un pauvre petit, abandonné et souffreteux, qui mourra chez eux trois ans plus tard...

Pour couronner la mission, Montfort songeait à l'érection, sur une butte qui domine la vallée du Meu, d'un beau calvaire qui pourrait devenir le centre d'un pèlerinage. Il en avait déjà fait préparer l'emplacement quand le duc de la Trémoille, seigneur du pays, protestant et janséniste, interdit de continuer les travaux. « Quoi que vous fassiez, répondit-il au commissaire du duc, ce lieu deviendra un lieu de prières. » Un siècle et demi plus tard, c'est en cet endroit même que sera érigée l'église paroissiale actuelle.

Les audaces de l'Apôtre

Une nouvelle mission va s'ouvrir à Moncontour, paroisse qui a été évangélisée par le Bienheureux Maunoir et dont M. Leuduger lui-même a été longtemps curé.

Quand Montfort y arrive, à pied, quelques heures avant l'ouverture, garçons et filles dansent follement, au son des binious, sur la place de l'église. C'est un dimanche. Indigné de tant de légèreté, il pénètre hardiment dans le groupe, arrache aux ménestrels leurs instruments, et se jetant à genoux, il s'écrie : « Que ceux qui sont du parti de Dieu se prosternent avec moi pour réparer l'outrage fait à la Majesté divine ! » Plus fols que méchants, quelques-uns s'agenouillent, subjugués... Mais plusieurs ricanent et frondent... Le Missionnaire se relevant, les admoneste d'un ton péremptoire. Et il condamne avec tant de véhémence cette profanation du jour du Seigneur que tous se dispersent penauds, et l'âme bouleversée par cette mercuriale. Du même pas, il alla demander au maire de prendre des mesures pour que de telles scènes ne se reproduisent plus.

La population de Moncontour était commerçante et aisée. Les jeunes filles poussaient la recherche des parures jusqu'au manque de décence. Une leçon de modestie s'imposait. Montfort en trouve l'occasion un matin à l'hôpital où l'assistance était nombreuse à la messe. A peine descendu de l'autel, il annonce qu'il va donner à baiser son Crucifix indulgencié par le Pape. Les jeunes filles s'avancent avec empressement, encadrées par les Sœurs qui font leur éducation. Mais à toutes celles qui sont vêtues d'une manière mondaine le prêtre refuse de présenter son crucifix ; et il fait de même pour les Sœurs, bien que leur mise soit irréprochable, parce qu'elles n'ont pas eu le courage de corriger les goûts vaniteux de leurs pupilles.

L'humiliation fut si profondément ressentie que Montfort crut devoir s'en expliquer séance tenante. Il le fit en termes si clairs qu'on n'en oublia pas de sitôt la leçon. Plusieurs prêtres cependant trouvaient hardis les procédés du Missionnaire et prenaient ombrage de l'influence dont il jouissait auprès de la foule. Un jour, après un sermon de M. Leuduger, il prit l'initiative de faire une quête pour les âmes du Purgatoire, et cela déplut vivement. « M. Leuduger le rejeta de sa compagnie, et lui déclara qu'il ne voulait plus travailler avec lui. »

Le coup était brutal après neuf mois de services les plus désintéressés et les plus dévoués. Montfort courbe la tête... Il comprend que la Providence l'appelle ailleurs. Avec le F. Mathurin et un nouveau venu, le F. Jean, il s'en va, dans le vent d'automne, en chantant : « *Deo gratias !* »

Un ermitage qui refleurit

Pour le moment, il cherche un lieu tranquille pour prier. Au cours de la mission de Montfort-la-Cane, il avait découvert un ermitage où il aimait à se retirer : l'ancien prieuré de Saint-Lazare, à 1 kilomètre de la ville. Il vient s'y réfugier avec ses deux Frères. De cette hauteur, l'œil parcourt un large horizon par-dessus les rochers et les taillis.

Et comme la solitude est bien respectée autour de cette ruine monacale ! Une chapelle abandonnée se mire dans l'eau tranquille d'un étang à proximité de la forêt pleine d'ombre et de silence. Avec la permission du fermier général et du prieur de l'Abbaye voisine, la communauté s'y installe. On commence par nettoyer la chapelle afin d'y donner asile au divin Pauvre de l'Hostie ; puis on y introduit la statue de la Vierge... Et bientôt la cloche, muette depuis vingt ans, annonce chaque matin le Saint Sacrifice aux pays d'alentour.

Les gens ne tardent pas à venir nombreux, et le saint Missionnaire verse dans leurs cœurs le trop plein de ses oraisons. Il leur prêche surtout le rosaire et le récite au milieu d'eux. Si bien qu'à certaines heures l'ermitage s'emplit d'un long bruissement de prières. On revient avec tant de joie écouter le bon Père qui fait pleurer d'amour en parlant de la Vierge. Devant l'autel, un grand prie-Dieu auquel les Frères ont attaché un long rosaire dont les grains sont gros comme des noix et assez espacés pour que plusieurs personnes puissent le tenir en même temps et le parcourir des doigts.

Les pauvres ne tardent pas à trouver le chemin du prieuré. Le saint ermite sait tellement les consoler en attisant au fond de leurs âmes la petite flamme de l'espérance. Et aussi leur distribuer, avec ses Frères, toutes sortes de secours. Près de lui, ils goûtent combien Dieu est bon pour les siens. Quant à lui, sa confiance ne bronche jamais, même quand la Providence semble, un moment, l'oublier. Ses Frères, il est vrai, ne sont pas toujours au même diapason. Un jour le garde-manger est vide et il faut attendre les aumônes du lendemain. Le matin, rien n'arrive et l'on se lance dans la prière et le travail comme d'habitude. Le midi, le bon Père et ses Frères rassemblés autour de la table commune, se contentent d'une bonne lecture, et la soirée reprend tout aussi laborieuse. Le soleil tombe et, après la prière du soir, chacun va encore se retirer le ventre creux. Les deux Frères font remarquer au Père qu'il aurait peut-être fallu aider la Providence, ou parer à... ses défaillances. Il les écoute silencieux... Or, dans le même temps, à la ferme voisine, on parle de l'ermitage et on se rend compte qu'on a oublié la pitance habituelle. Vite on remplit un panier que l'on porte aussitôt en s'excusant du retard. Et Montfort tout souriant, de dire à ses Frères : « Pourquoi avez-vous douté de votre Père du ciel, hommes de peu de foi ? »

En peu de temps, Saint-Lazare est devenu un lieu de pèlerinage pour la ville et les environs. Et le Missionnaire, connu de tous, ne peut se refuser à tant de bonnes âmes en quête de pardon et de lumière. Il prêche d'abord sous le grand chêne au bord de l'étang, ou sous les ombrages du bois ; puis il descend en ville où il rassemble la foule sur la place ou sous les halles. Cet exercice libre et inaccoutumé du ministère, taxé de zèle intempestif, heurta bien vite les gens en place.

Lors d'un passage à Montfort, l'Evêque fut approché par les jaloux et les mécontents qui firent, des activités de ce prêtre retiré, un tableau des plus tendancieux. Appelé par Sa Grandeur, le serviteur de Dieu accourut : ce fut pour s'entendre blâmer sévèrement de tout ce qu'il faisait. En conséquence, sans qu'il puisse dire un mot pour se défendre, tout ministère lui était interdit désormais dans le diocèse.

Au moment où il s'en allait, « aussi humblement qu'il était venu », M. Hindré, recteur de Bréal, entra chez Monseigneur. Ignorant ce qui venait de se passer, il lui demanda d'autoriser M. Grignon, dont il fit le plus bel éloge, à prêcher une mission dans sa paroisse. Embarrassé, l'Evêque dut lui faire connaître la sanction qu'il venait de porter. M. Hindré était ancien curé de Montfort, et

pouvait mettre au point bien des choses. Il prit vivement la défense du Missionnaire qui, par un revirement inattendu, fut autorisé à prêcher toutes les fois qu'il y serait invité. Mais, selon toute apparence, ce n'était qu'un sursis.

« *Sors de ton pays et vas...* »

Une bonne humiliation ayant été au point de départ de la mission de Bréal, Montfort l'entreprend avec confiance. Et de fait, selon un vieil historien, « petits et grands, artisans et soldats, tous ressentirent l'efficacité de sa parole et l'ascendant de sa réputation, de son éloquence et de sa sainteté ». Les soldats, tout particulièrement, furent empoignés par son âme virile, et acceptèrent de s'enrôler dans l'association des *Soldats de saint Michel*, pour demeurer fidèles à leurs généreuses résolutions.

Le bon recteur se félicitait d'avoir appelé M. de Montfort dans sa paroisse, tellement il la voyait se transformer sous ses yeux. Non sans résistance, toutefois. Et, dans son audace pour faire cesser le mal, il arriva même au missionnaire de risquer sa vie. Un soir, entendant de grands cris dans une maison, il y entre aussitôt et se trouve devant un homme qui maltraite odieusement sa femme. Il s'interpose pour protéger la malheureuse et supplie le furieux de se calmer. Mais celui-ci, fou de colère, brandit aussitôt une hache et menace de lui fendre la tête. Dans un sursaut héroïque de maîtrise de soi, Montfort s'agenouille pour recevoir le coup fatal. Alors une force mystérieuse raidit les bras de l'homme qui ne peut qu'exalter sa fureur par des injures grossières.

Plusieurs fois, au cours de la mission, l'homme de Dieu tenta de faire revenir ce malheureux à de meilleurs sentiments. Son obstination fut inébranlable. Il lui prédit alors que Dieu aurait raison de son endurcissement en le réduisant à la misère. De fait, le scandale continua dans cette maison, et un jour, cet homme perdit tout son bien qui était grand. Réduit à mendier son pain de porte en porte, il finit chez des gens qui l'avaient accueilli par charité. C'est dans cette infortune qu'il se convertit et reçut les derniers sacrements...

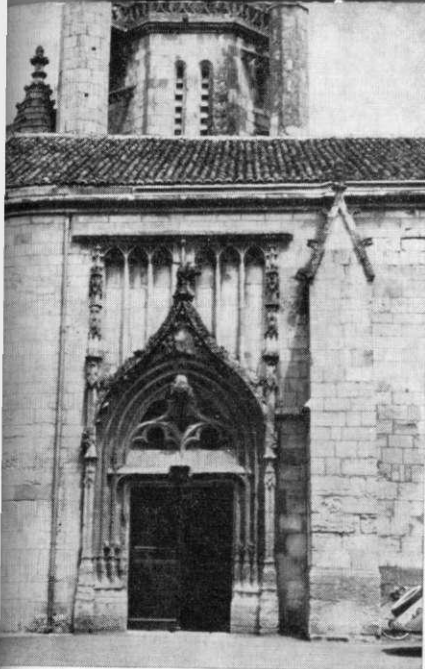
De retour à Saint-Lazare, Montfort reprit avec ses Frères sa vie de prière et de pénitence, les entraînant à sa suite dans les voies de la perfection évangélique. Le courant populaire vers l'ermitage reprit et nombreux étaient les curés qui venaient le prier de prêcher dans

leurs paroisses. Inlassable, il repartait alors, et quand il ne pouvait y aller lui-même, il envoyait l'un de ses Frères pour faire le catéchisme, ou réciter solennellement le rosaire en chantant des cantiques. Ainsi, au recteur de Bréal qui l'invite à revenir dans sa paroisse pour y préparer le carême, il envoie le F. Mathurin en lui confiant soixante petites croix pour les Soldats de saint Michel, afin de les mettre en garde contre les excès du carnaval...

Cependant ses adversaires ne désarment pas... Ils continuent de le noircir aux yeux de l'Evêque qui est de tendance janséniste, et ils obtiennent de lui qu'il renouvelle sa défense de prêcher ailleurs que dans les églises paroissiales et qu'il ordonne de fermer au public la porte de Saint-Lazare. Bridé dans ses initiatives et suspect à son Evêque, Montfort songe à porter ailleurs son ministère.

Le dernier jour d'une retraite aux filles de la paroisse, il annonce son départ. « Qui de vous va se constituer gardienne de Notre-Dame de la Sagesse à Saint-Lazare ? », leur demande-t-il. Et comme personne ne répond, il fait le tour de l'église et s'arrête devant Guillemette Rouxel, une pieuse tertiaire de plus de quarante ans : « Ce sera vous, ma fille », lui dit-il. Cette désignation lui apparut comme la Volonté de Dieu, et elle acquiesça sur-le-champ, sans se préoccuper de l'avenir. Prenant logement dans un humble réduit et vivant d'aumônes, elle reçut désormais les pèlerins et leur fit réciter le rosaire. Cela dura plus de vingt ans, jusqu'à ce qu'elle mourut au poste que lui avait assigné l'homme de Dieu.

Quant à lui, plus détaché que jamais et tout renouvelé en Dieu, il sortit de son pays et s'en alla vers d'autres horizons.

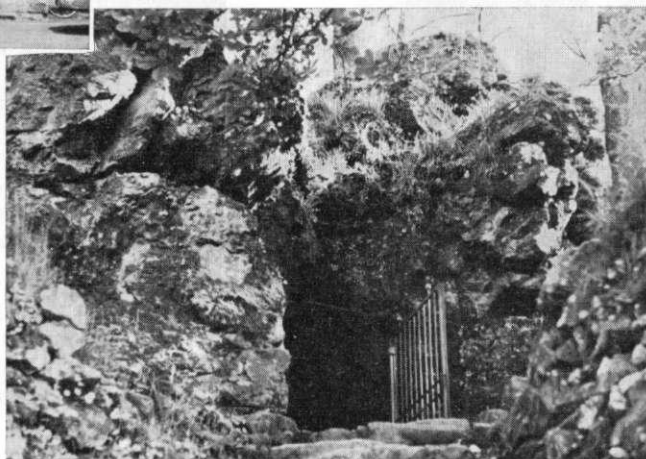


Portail de l'Eglise Saint-Jean (xv^e s.) dans laquelle Montfort prêcha plusieurs missions à Fontenay. Avec le clocher, il est un des restes les plus purs du style flamboyant. Jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes (1684), Fontenay, érigée en commune depuis Louis XI (1471), fut un centre humaniste et artistique, et une place de commerce pour laquelle travaillait le Bas-Poitou et qui exportait ses produits dans toute l'Europe ; le Canada d'alors s'approvisionnait presque exclusivement à Fontenay, par La Rochelle. Après 1684, plus de 80 familles protestantes quittèrent la France emportant avec elles les secrets de leur industrie... C'est dans ce climat de malaise religieux que Montfort fit ses missions...

Retenu prisonnier à « la Providence », Montfort se présente à la sacristie, sans que personne l'ait vu s'échapper, et les cloches sonnent à toute volée. En récitant un évangile sur M^{lle} Gusteau, fille du trésorier de l'église Saint-Jean, il la délivra subitement d'une longue maladie. Un matin, l'enfant de chœur le vit par « le trou du chat » élevé au-dessus du sol et en conversation avec la Sainte Vierge....

C'est une caverne enfoncée
Vers le nord dans un rocher
Qui servait à cacher
Le faon et la biche blessée.

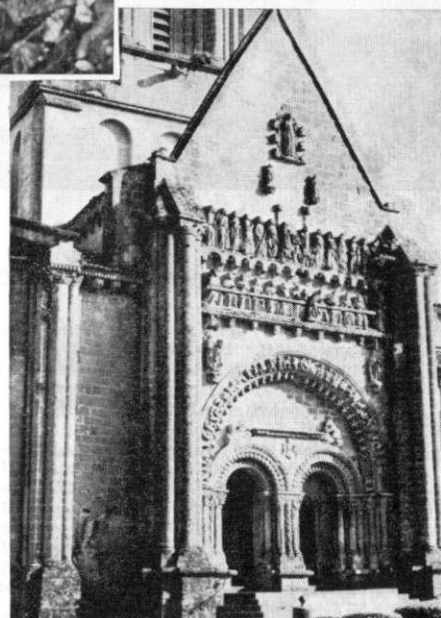
(Œuv. compl., Cant. 157.)



Grotte du Père de Montfort, au nord de la forêt de Mervent, à mi-côte d'un vallon boisé, au pied duquel coule la Mère. Sur le plateau, une croix rappelle le souvenir du saint Ermite.

Portail de l'église de Vouvant : Eglise remontant aux x^{ie}-xii^e siècles, et qui demeure un des premiers témoins du style byzantin en France. Portail remarquable : archivoltes garnies de motifs symboliques d'un goût sévère, mais harmonieux. A droite et à gauche du grand arc, en grand relief, Samson maîtrisant un lion, et Dalila lui coupant les cheveux. Au-dessus, entre les colonnes, sous un pignon élancé, deux vastes compositions étalent leurs personnages : la 1^{re} rangée représente la Cène, et la 2^e les disciples qui assistent à l'Ascension du Seigneur.

Cette église fut restaurée par Montfort avec la collaboration des habitants. Tout près de là existe encore l'une des maisons dont parle son testament et qui lui furent données pour fixer ses Pères et « ses Frères de la Communauté du Saint-Esprit pour faire les écoles charitables », par la lieutenant de Vouvant M^{me} de la Brûlerie, et par une bonne femme.



Dôme de N.-D. des Ardilliers. « hommage de la piété du Roi (1695) à la Vierge Mère de Dieu. Louis XIV, Roi de France et de Navarre ». On y honore une *Pieta miraculeuse*, découverte en 1454. Un des pèlerinages les plus renommés au XVII^e siècle, desservi jusqu'à la Révolution par un Couvent d'Oratoriens. Montfort y vint et y séjourna souvent. Ruines en 1940 par les bombardements, les bâtiments ont été magnifiquement restaurés.



Maison des Trois Anges où la Bienheureuse Jeanne de la No-
lança son Hospice de la Providence pour incurables et enfants abandonnés, et fonda sa *Congrégation de Sainte-Anne* (elle fut conse-
lée et encouragée par Montfort pèlerin). Sous la Révolution, l'Hos-
pice fut transféré dans le Couvent des Oratoriens, ainsi que les
restes de la Fondatrice. Les *Sœurs de Sainte-Anne* y ont toujours
continué depuis leur apostolat de charité.



Intérieur de l'Eglise abbatiale de Fontevrault. Fondée en 1099, cette abbaye célèbre, de laquelle relevaient au XVIII^e s. environ 50 prieurés, en France, abritait plus de 230 religieuses et de 50 moines, ainsi que des malades, sous l'autorité d'une Abbesse, ordinairement de sang royal, qui était chef et générale de l'Ordre. Lors des visites de Montfort, l'Abbaye était gouvernée par *Gabrielle de Rochechouart*, sœur de la marquise de Montespan, laquelle fut une grande bienfaitrice de la famille Grignon (cf. pp. 39, 46).

